

FRIEDRICHSRUH

C'est là que s'est replié le Consulat suisse, dans la propriété des Princes de Bismarck.

J'arrive dans la petite gare de Friedrichsruh au moment où un bombardement lointain fait rage. On assure que c'est Brême qui est attaqué. Les bombes doivent être de gros calibre car le petit bâtiment est entièrement secoué par les explosions et nous nous trouvons cependant à 80 Km de Brême.

Enfin voici le beau château de Bismarck enfoui dans une magnifique forêt, ce qui lui donne l'aspect d'un manoir. Quand je passe devant l'entrée, j'aperçois un immense étendard aux couleurs de la Suède.

Dans le jardin, assis à de petites tables, des groupes mixtes causent en se restaurant. Leur uniforme m'intéresse particulièrement. On n'explique que c'est une colonne suédoise.

Un officier s'approche du portail. Sa démarche est noble. Il paraît être le chef. Ce sera plus tard seulement que je reconnaitrai sur la couverture du livre intitulé " La Fin " ce même personnage que j'ai aperçu le 13 mars à Friedrichsruh. C'est le Comte F. Bernardotte de Suède, qui est ici aujourd'hui pour solliciter un entretien avec Himmler afin d'étudier la possibilité de rapatrier des prisonniers scandinaves par le moyen de la Croix Rouge suédoise.

J'aperçois également une partie de la fameuse colonne suédoise telle qu'elle est détaillée dans le livre mentionné ci-dessus.

Je suis très bien reçu au Consulat suisse, mais on ne peut apposer de visa sur mon passeport. Il faut attendre de nouvelles démarches qui seront faites à Berne cette fois-ci. Il faut attendre. Moi qui avais

déjà préparé mon " baluchon " et qui croyais partir le lendemain !
Attendre !

Je retourne à Hambourg. En arrivant à Billwâlder-Morfleth, je suis surpris par un bombardement. Je consulte mon calendrier : C'est le 115ème depuis mon arrivée en Allemagne.

Ma demande de visa est en route pour la Suisse. Va-t-elle parvenir à Berne ? Les trains et convois sont attaqués sans arrêt par l'aviation alliée et très souvent le courrier n'arrive pas à destination.

Des semaines passent encore et enfin je reçois une convocation me priant de retirer mon visa pour la Suisse à Friedrichsruh.

Nous sommes le 23 mars. Voilà 6 mois que j'ai commencé mes démarches.

Ma joie est si grande que je ne peux presque pas dormir. Je vais pouvoir enfin partir pour Belp, revoir ma femme et mes enfants !

Le 24 mars, je suis à Friedrichsruh de bonne heure. En pénétrant dans les locaux du Consulat j'aperçois le Consul M. Zehnder qui me salue avec un sourire. Qui aurait pensé que quelques jours plus tard cet homme si hautement estimé perdrait la vie ainsi que sa femme, au cours d'un bombardement !

Enfin on me remet mon visa. Tout est en ordre. Tout est là. A mon retour, je fais un bout de trajet dans la forêt. Comme je suis heureux ! Je me mets à genoux et ouvre mon passeport. Je sais qu'en ce moment c'est un document d'une valeur inestimable. Certaines personnes offriraient des millions pour posséder ces deux visas qui conduisent à la liberté.

Je suis à genoux dans ce bois et mes larmes coulent, des larmes de joie.

Je mesure en ce moment toute l'étendue de l'aide du Seigneur :

1943 - Condamné à mort par un tribunal militaire allemand. Gracié et envoyé dans un camp de la Sarre.

Noël 1943 - Permission miraculeuse à Paris. Tentative de fuite en Suisse. Arrestation. Nouveau départ pour l'Allemagne.

1945 - Visa allemand - Visa suisse.

Oui, je pleure de joie devant ce passeport étalé sur les feuilles mortes. Je vais enfin revoir mes bien-aimés !

Comme ils ont dû changer ces petits ! Vont-ils me reconnaître ?

Arrivé à Hambourg, je me présente au guichet et demande un billet Hambourg-Thun. L'employé des Lignes Internationales est stupéfait. Il contrôle mon passeport, va s'informer et revient vers moi.

" Vous en avez de la chance ! me dit-il avec un soupir. Mais je dois vous donner un billet aller et retour car d'après votre passeport vous devez rentrer à Hambourg dans un mois. Vous avez 30 jours de permission. "

Je vais prendre congé de M. Bartholomay et de sa femme qui ont été si bons envers moi et envers tous les déportés du camp. N'est-ce pas Dieu qui a placé cet homme sur ma route pour m'aider dans mes démarches ? Ils sont tous deux très émus.

" Souvenez-vous de nous, me disent-ils. Nous allons passer des moments très difficiles. Notre pays va être envahi. Si nous restons en vie, peut-être nous reverrons-nous un jour. "

Samedi soir 24 mars. Dernière course aux abris. Je prends congé des personnes qui me connaissent, des enfants.

" Reviens vite, Onkell " me crient-ils et tous veulent m'embrasser à la fois.

Dimanche 25 mars. Je prends congé de mes camarades de souffrance. Je ne puis m'empêcher de pleurer en les quittant dans les circonstances actuelles.

Nous nous dirigeons vers la gare principale. Je dis " nous " car plusieurs camarades m'accompagnent. C'est le moment de se quitter. Nous nous embrassons tous. Mon cher camarade Baranzelli, celui que j'ai déjà mentionné plus haut, qui était tellement attaché aux siens et les aimait d'un amour si grand et si beau, mon meilleur ami dans les combats et les difficultés, Baranzelli a les larmes aux yeux et moi je ne puis retenir les miennes.

" Adieu ! cher Baranzelli, cher camarade ! "

Quelques jours plus tard il succombera sous un bombardement, tué à une centaine de mètres de notre Lager.

Mon train s'ébranle en direction de Berlin, car les communications ouest par Würzburg sont coupées. Les voies sont détruites.

Ce voyage sera périlleux. A chaque instant le train doit s'arrêter. Les avions alliés attaquent les communications et mitraillent les convois et les lignes de chemin de fer. Il faut sortir des voitures et se sauver dans la campagne. Les avions bombardent les locomotives qu'ils cherchent à mettre hors de service.

A Wittenberg notre train est en gare, prêt à poursuivre sa route lorsque l'alarme sonne. Les bombardiers apparaissent aussitôt. J'en compte environ 200. C'est l'affolement qui règne dans le train. Des ordres sont donnés. Défense de quitter sa place. Les abris de la gare sont déjà trop pleins, il n'y a plus de place. Les appareils sont au-dessus de nous. Vont-ils attaquer ? Si c'est le cas nous sommes tous perdus et chacun regarde passer à mille mètres plus haut les grands oiseaux de mort. L'angoisse se lit sur tous les visages. Aucun appareil allemand ne se montre et des soldats indignés crient :

" Göhring, wo bist Du ? " (Göhring, où es-tu ?).

Ils sont enfin passés sans lâcher de bombes, mais cela fait tout de même une étrange impression lorsque des tonnes de bombes vous survolent de si près !

Le train s'ébranle à nouveau et nous arrivons à Berlin avec 4 heures de retard.

Me voici à l'Anhalter Bahnhof où je dois attendre 19 heures avant de repartir.

A 17 heures, le train est déjà bondé de réfugiés entassés les uns sur les autres et j'ai de la peine à me placer dans le couloir.

Au loin on entend le canon. " Ce sont les Russes ", dit un voyageur. Et comme le train part en direction de Leipzig, les sirènes annoncent l'alerte. Le train s'enfonce dans la nuit, tous feux éteints.

Nous avons à peine quitté la ville que nous apercevons de notre couloir le bombardement de Berlin. Ce sera la dernière vision de bombardement que j'aurai.

Toute la nuit nous sommes debout dans le wagon. Les voyageurs redoutent le jour car les trains sont mitraillés dans cette région.

Nous passons Leipzig et arrivons à Iéna. Puis voici le jour. Bien des fois nous devons encore nous sauver dans les bois qui bordent la voie ferrée. Lorsque le train s'arrête il faut faire passer les femmes et les enfants par les portières. D'autres voyageurs les prennent à bout de bras, puis il faut courir de toutes ses forces pour se mettre à l'abri. Nous, les hommes, nous sommes toujours chargés d'enfants, parfois un sur les épaules et deux autres que nous tirons de chaque main.

Enfin j'arrive sain et sauf à Kempten. La gare d'Augsburg que

nous venons de traverser a un aspect désolant. Elle a été bombardée le jour auparavant. Des wagons, des locomotives gisent le long des voies. Je remarque même un train de la Croix Rouge entièrement en débris. " Il ne contenait que de pauvres blessés " nous dit un employé de gare.

Que cette guerre est atroce et meurtrière !

A Kempton, en Bavière, je ne trouve pas de train pour continuer mon voyage, les lignes sont toutes détruites. J'avise un chauffeur à côté de son camion.

" Où allez-vous ? lui dis-je.

- A Lindau, au Lac de Constance. "

Lac de Constance ! Combien ce nom est riche d'espoir !

" Pouvez-vous me prendre avec vous ? lui demandé-je encore.

- Il n'y a rien à faire, vous êtes étranger. "

Evidemment il m'a bien reconnu car je porte toujours la veste de l'Armée française et un pantalon militaire italien. Cela fait un drôle de contraste. Mais je comprends que l'homme flaire une petite affaire. La vie est devenue difficile en Allemagne et avec un cadeau on obtient ce que l'on désire.

Je sors de ma poche une demi-livre de café, de vrai café en grains. Lorsque je me trouvais à Hambourg j'avais reçu, par l'intermédiaire d'une firme de Zürich, un colis que m'adressaient des chrétiens suisses. Or, un kilo de café se paye maintenant 2000 R.M.

" Voici une demi-livre de café, dis-je au chauffeur.

- Faites voir, dit-il et il s'assure du contenu.

- Ça va, montez ! " ajoute-t-il en empochant le café avec une satisfaction évidente.

Une heure plus tard nous quittons Kempten dans la nuit. Enfin je puis prendre un peu de repos.

Dans la cabine, à côté du chauffeur, je m'endors profondément. Depuis que j'ai quitté Berlin je suis resté 28 heures debout dans le couloir du wagon.

Au petit jour nous arrivons à Lindau. Le chauffeur me dépose au bord du Lac de Constance.

Lentement le jour se lève et au loin m'apparaissent les rives de la Suisse et ses montagnes.

Je tombe à genoux devant ce spectacle et remercie le Seigneur pour cette grande délivrance.

Que Dieu est grand ! Combien Ta bonté est grande, ô Eternel !

Je pleure de joie car devant moi s'étend le pays de la Liberté !

Je pars pour Bregenz où se trouve le contrôle allemand.

Quantité de réfugiés stationnent là, ne sachant où se loger. La gare est encombrée. On remarque des personnes de haut rang chargées de valises et de ballots.

Tous désireraient passer en Suisse, mais évidemment seuls ceux qui sont possesseurs de visas le peuvent car le contrôle est très sévère.

Trois personnes seulement sont acceptées par les inspecteurs : un citoyen suisse, sa femme et moi. On nous enferme dans un wagon, six inspecteurs de police nous accompagnent. Il est bien curieux ce

convoi d'un seul wagon traîné par une locomotive.

Nous arrivons à St. Margrethen. Contrôle des douanes allemandes, puis contrôle suisse.

Les fonctionnaires suisses m'apparaissent enfin, affables et complaisants. Me voilà finalement en territoire helvétique. Je fais quelques pas sur cette terre de Liberté. Combien de pensées traversent mon esprit ! Est-il possible que je foule ce sol si ardemment désiré ? Je me baisse et prends une poignée de terre dans les mains.

" Cette terre est celle de l'Helvétie " me dis-je.

Je me retourne et regarde du côté de l'Allemagne que je viens de quitter, ce pays qui me laisse de si douloureux souvenirs.

Je pense aux camarades restés là-bas. Au loin le canon gronde. " On se bat en Alsace " me dit un monsieur.

Le monde enfin va être délivré de cette terrible calamité. L'Allemagne aussi sera délivrée de ce régime de terreur et les chrétiens véritables, si nombreux dans cette nation, ne seront plus opprimés sous le joug de fer du nazisme.

Voici l'express qui va me conduire à Berne; il entre en gare et repart après un court arrêt.

Cette fois je roule en Suisse. Les wagons sont propres et partout les glaces des compartiments sont entières.

Une impression de sécurité, de bien-être m'envahit. Tout est nouveau pour moi. Je considère mes compagnons de voyage. Ils sont calmes, aucune trace de nervosité ne se lit sur leurs visages.

Je constate soudain que les wagons sont éclairés et que les

rideaux ne sont même pas baissés.

Je ne comprends plus, je vis comme en un rêve.

Des personnes m'adressent la parole. Elles sont sûrement intriguées par mon allure et par mon vêtement un peu ridicule.

On veut savoir ce qui se passe de l'autre côté et l'on me pose question sur question. J'ai ainsi l'occasion de rendre témoignage de la bonté de Dieu envers moi.

Je leur parle de mon visa et leur montre mon passeport.

" Savez-vous pourquoi j'ai obtenu cette pièce d'un prix inestimable ? Je l'ai obtenue parce que des chrétiens, de véritables enfants de Dieu, parmi lesquels se trouve ma femme, ont prié pour moi. "

Le soir vers 20 heures 30 environ nous arrivons à Berne.

Les personnes qui se trouvaient avec moi dans le compartiment m'emmènent au buffet de la gare.

On me fait servir des sandwiches et du café au lait. Une autre personne qui a fait le voyage avec nous depuis Zurich parle à ses voisins de table. On me serre la main. Je regarde ces gens qui mangent tranquillement et vivent normalement.

Sur les tables, toutes sortes de mets que je n'ai pas vus depuis des années. Est-il possible qu'au milieu de cette tourmente il puisse y avoir ici une telle abondance !

Le monsieur en face de moi m'avertit que mon train pour Belp va bientôt partir. Avant de quitter la salle une jeune fille m'apporte un petit paquet de chocolat.

" Pour vos enfants " dit-elle simplement.

Le train m'emmène à Belp où j'arrive à 22 heures. Je suis très émotionné quand je me trouve devant la petite gare. Je regarde la rame disparaître dans la nuit. Me voici au terme de mon voyage.

Pas très loin de la station, j'aperçois la maison où se trouvent les miens.

De nouveau mon coeur bat très fort. Ma femme est-elle encore debout ?

Il y a de la lumière dans la salle à manger. Très doucement, sans faire de bruit, je gravis quelques marches qui conduisent à la galerie. De cet endroit je peux voir dans la chambre éclairée et j'aperçois alors une seule personne dans cette pièce.

Oui, c'est bien elle, c'est bien ma chère femme !

Je la trouve passablement changée. Comme elle a dû souffrir !

Elle ne m'a pas vu, elle tricote un pull-over de laine. Son visage est très inquiet, car elle écoute justement les nouvelles de la bataille d'Allemagne.

Je frappe doucement au carreau, mais elle ne se rend pas bien compte et regarde tristement du côté où je me trouve. Elle ne m'a pas vu dans la nuit.

Encore une fois, puis une troisième fois, je frappe plus fort. Enfin, elle se rend compte qu'il y a quelqu'un derrière la croisée. Elle se lève et s'approche de l'endroit où je me trouve.

" Qui est là ? " dit-elle presque craintive...

Mais, à la lumière qui s'échappe de la fenêtre, elle m'a reconnu.

" C'est toi ! " dit-elle avec émotion. Elle court à travers la pièce, éteint la lumière, rallume, éteint à nouveau et allume encore. J'ai l'impression qu'elle est dépassée par les événements et ne sait plus où tourner la tête.

Elle court m'ouvrir la porte, mais dans son agitation, elle n'arrive plus à tourner la clef qui ne veut pas obéir.

Enfin elle est là devant moi. Nous tombons dans les bras l'un de l'autre sans pouvoir prononcer une parole.

Enfin nous voilà réunis !

Puis c'est le tour des enfants. Oui la joie est grande !